

Look there, look there

Œil imaginal est le globe se mirant en Shéhérazade.

A l'orée de l'invisible, elle guette les ultimes lueurs de l'horizon marin. Cette nuée rouge, il suffit de son regard pour en faire un rideau qui se lève sur les tournois du monde. Ainsi voit-elle à Damas décapitée la statue du poète Abû Ala al Maâri, dont s'inspira Dante pour sa *Divine Comédie*.

(« Deux sortes de gens sur la terre, *écrivait-il*. Ceux qui ont la raison sans religion. Et ceux qui ont la religion et manquent de raison. »)

Quelque mort est-il jamais revenu de son tombeau – demandait à Shéhérazade, voici mille ans, le poète Abû Ala al Maâri – pour nous dire ce qu'il y a vu ou entendu ? Ce n'est pas l'île d'Atlantide qu'il faut voir, mais l'invisible qui vit en elle – répond sa propre statue sans tête à Damas.

(*Ô Phénix, entre blanche colombe de Jérusalem et noir hibou d'Athéna !*)

Shéhérazade en veut au monde oriental d'avoir occulté, non tant ses contes ou elle-même – dans la double tradition religieuse et philosophique propre à la culture arabo-musulmane – que l'importance des légendes véhiculées par l'œil imaginal depuis le fond des âges et transmises au long des siècles durant les nuit de veille par d'innombrables femmes, dont son nom seul est trace dans la mémoire occidentale. Contre Kapitotal, suggère-t-elle, un tel héritage n'est-il pas l'arme ultime pouvant être fatale à la tour Panoptic ?

(*Que sont 10.000 drones à 10.000 mètres, lançant la mort à 10.000 kilomètres depuis quelque écran de Floride, face à un seul tapis volant ?*)

Multiples sont les enjeux d'un théâtre né des plus vieilles fables du Levant, qui par sa voix devaient renaître sur une île à l'extrême du Couchant.

Tout être est centre de la Sphère. A l'heure de la mort, l'esprit revit sa propre vie comme toute l'histoire de l'univers. Il s'éprouve point central ainsi qu'à la surface d'une sphère infinie. Ce n'est donc pas la nostalgie des vieilles pyramides sociales qui m'a fait scruter d'un œil neuf le renversement du roi Lear dans mon *Théâtre / Roman*, mais la promesse d'un monde sphérique annoncé par cette pyramide inversée. La leçon de Shakespeare est qu'un voilement de lucidité du monarque – on put le voir chez De Gaulle ou chez Qadafi – déclenche un processus démoniaque d'aveuglement qui est le signe du monde moderne. Les propriétaires de l'humanité ne peuvent rien savoir de l'humour shakespearien dont ils font preuve, gérant leur monde selon la loi du *look*. Si les souverains d'aujourd'hui règnent par leurs sigles, je vois deux films se préparer sur un certain YSL. Ces lettres frappaient la défunte revue *Digraphe*, morte parce qu'à l'heure de la guerre en Iraq plusieurs textes déplurent à Napoléon IV, qui en avisa son obligé Pierre Bergé, patron de la marque et bâilleur de Gallimard au nom d'une fictive amitié qui nous aurait liés. « *Look there, look there* » : ce sont les derniers mots de Lear juste avant de mourir, géniale affirmation de la puissance physique et surnaturelle du regard dans le théorème de l'art, antagonique au sens planétaire que donnent à ce verbe les shows de la tour Panoptique pour le profit de Kapitotal. De même que s'appelait Jean le bouffon de Lear, je me suis fait accompagner les dernières années par un *fool* du même nom, ce Jean que je fis publier tes folies dans ladite revue, tant la Sphère de ton Atlas répondait au *Globe Theatre*. Mais toute culture n'existe que par l'humus. N'ai-je pas débuté sous les habits d'un *Paysan de Paris* ? La *Kulturindustrie* se nourrit d'une chimie traitant le corps aussi mal que l'esprit. Cet humus est donc absent dans l'expérience de Jean, carence propre aux six personnages conviés à se produire tout à l'heure. Jean fut seul à signaler, je l'en remercie au passage, que je ne quittai le jury du Goncourt en 68, après moins d'un an de présence, que suite à une cabale montée par l'animateur de l'émission, alors jeune journaliste au *Figaro*, devenu de ce jury le pivot. N'a-t-on pas bien le droit de papoter un peu, même sur l'Atlantide ?...

J'ai depuis trente ans lavé ces souillures dans un bain de lumière. Ce dernier mot n'est-il pas l'ultime sorti de ma plume juste avant la mort? Même s'il ne se trouve aucun lecteur pour ces phrases posthumes – qui prendront place en un volume de la Pléiade imaginaire –, dans les profondeurs du monde elles s'accompliront. Bien sûr, inconcevable est pour tes contemporains pareille idée, tout occupés qu'ils sont à gérer les réseaux de leurs communications, c'est-à-dire à remplacer les liens spirituels par des rapports techniques. Importait-il vraiment que fussent entendues les prières d'un moine dans quelque cloître? Les ermites au désert ne l'ignoraient pas, non plus que les aèdes, qui se font ouïr des muses jusque en Atlantide. Qu'avons-nous d'autre comme armure que nos blessures? Et si mortelles furent nos flèches, n'est-ce pas d'y avoir trempé la pointe? Ainsi nos adversaires surarmés prouvent-ils que sous la cuirasse demeure une âme humaine, et que n'est pas vain le combat pour l'onde de vie. C'est à un mort qu'il revient d'éclairer ce mystère indéchiffrable sous les illusions d'un monde chiffrable occultant l'être de la Sphère. Car jamais les vivants ne s'étaient soumis à d'aussi viles sorcelleries qu'à celles de leurs divinités électroniques usurpant la magie des sources et des rivages édéniques. Mes racontars, prends-les comme l'écume sur les vagues où tu t'enroules chaque jour, lancées depuis l'île à l'assaut des digues de l'opinion, rempart fortifié de leur superstition. J'entends qu'une source de profits à la croissance exponentielle serait la matière première de l'économie numérique, recueillie par les firmes high-tech. « *Big Data* » se nommerait l'idole monstrueuse gonflée des signes quotidiens de milliards d'individus pouvant être traités, recyclés, revendus sur un étal planétaire où la mouchardise devient la principale marchandise. Lady Gaga serait la prêtresse de ce culte Google, Apple, Gagbook, Amazon – qui exploiterait « **de l'information à l'état pur** »! D'une rive à l'autre de l'Atlantique divergeraient les avis relatifs à une régulation de cette religion; l'Amérique, exclusive propriétaire de ces filiales de la tour Panoptique, voyant dans un tel vœu croyance archaïque. Mais qui d'autre que les ermites et les moines dont je parlais furent-ils à l'origine des premières bibliothèques? Et qu'a fait d'autre l'édition littéraire européenne que sacrifier en l'aède la voix de Shéhérazade?...

J'ai des sens donc j'ai sens et j'essence. Ainsi se définit l'humain si les mots ont un sens. L'information n'a de sens que le sens, dit « *mana* » dans la langue arabe comme dans maintes cultures traditionnelles. Quel non-sens programmé pourrait-il donc s'approprier l'information ? Celle-ci mériterait sa formule explosive, à l'instar de celle de l'énergie, qui en ferait le produit du *mana* et de la vitesse de la lumière au carré. Nous y sommes. Le moindre atome de sens, non soumis au processus de fission mais de fusion, recèle un potentiel non de destruction mais de création comparable à Hiroshima. Tel est le cœur de mon message. La machine informationnelle, maîtresse de tous les systèmes de signes, fonctionne pour empêcher la communication des vivants et des morts. Elle se substitue à toute *allélogie* – s'il faut traduire ainsi l'*Allèloukhia*. Son principe est celui du brouillage des voix de l'au-delà, comme des visions produites par l'œil imaginal. Elle n'est pas médium de l'esprit, mais véhicule à grande vitesse d'une circulation sans fin de la matière. Car les impulsions électriques relèvent de l'énergie. Seul un *mana* les convertit en informations porteuses de sens, ou en médias de l'esprit...

La preuve expérimentale en sera donnée par le théâtre de l'Atlantide. Ainsi fait voile sur l'Atlantique en direction de l'Atlas une nef ayant à son bord les six auteurs français qui forgent l'opinion d'un pays. Par un étrange destin, j'écrivis la même année que Pirandello – 1921 – sous le titre *Anicet ou le Panorama*, l'histoire de six personnages en quête de leur auteur. Théâtre, il n'y a pas plus haut langage que toi sur cette scène qui tangue au gré de la marée vers la vieille casbah d'Agadir. J'ai toujours vu la singularité d'être plusieurs dans l'écriture, à la différence de ces six-là qui pris ensemble n'en font qu'un seul. « Il s'est sûrement passé quelque chose de terrible dans ce pays, mais quoi ? » s'interroge dans son dernier livre un de ces écrivains, dont la médaille impériale du masque scintille en figure de proue. J'ai dit du bien de ce garçon, dans *Les Lettres françaises*, pour son premier roman. Mon Jean t'a fait part de leurs querelles de préséance auprès d'un même éditeur. Est-ce la frustration de Monsieur Jourdain, résigné à ne faire que de la prose ?...

Mais non. L'outrecuidance est telle, chez cet auteur, qu'il doit cumuler fantastiquement les prestiges de la révélation prophétique, de la vision poétique et de la réflexion philosophique au service de la tour Panoptic et pour le profit de Kapitotal. Ce dont tu l'accusas publiquement voici trente ans, comme il présentait à Bruxelles un *Paradis* sans ponctuation qui prétendait améliorer celui de Dante. Les femmes seront aussi ravies d'apprendre que son roman *Femmes* ouvrit la voie au féminisme. Il y a surtout la sensation que chacune de ses pages imite les apophtegmes à sa propre gloire d'un Debord, manière pour le bourgeois de paraître en surplomb de son temps par le génie d'une pensée révolutionnaire se doublant d'une expérience de vie sublime à chaque instant. Mais faute que puisse être égalé le modèle, et par absence d'humus, s'alignent des pages touristiques dignes du Guide du Routard. L'on ne s'étonnera pas si l'une a retenu mon attention, qui donne à lire : « Le culte religieux communiste pour le couple Aragon-Elsa a été tel que l'équation : jeune écrivain français + femme venue de l'Est ne pouvait être causée et recomposée que sur ce modèle ». Cette phrase, en langue française, peut-elle avoir un sens ? Quelle grammaire accordera-t-elle cohérence à une *équation causée et recomposée sur un modèle* ? Serait-elle née de l'ordinateur de Lady Gaga (Google, Apple, Gagbook, Amazon) ? Cet insolite assemblage verbal vient d'un auteur sans qui, selon ses propres dires, le français serait une langue morte. Sans qui, ajoute-t-il, « il n'y aurait plus d'autre autorité que celle, muette, des marchés financiers ». Comme si ceux-ci se dispensaient d'un bavardage, d'un papotage, d'un caquetage, d'un commérage, d'un radotage de chaque instant, dont le babillage de la littérature française contemporaine est un servile écho... Toute phrase vraiment écrite ne réclame-t-elle pas, pour la révélation de sa splendeur, une lecture sans autre mesure que les siècles ? Tel est le cas pour ces mots, vers la fin de *L'Inspecteur des Ruines* : « *Faits et méfaits divers arrivés hier, demain, d'une aurore à l'autre, il y a du drame partout dans les faits et méfaits divers...* ». Lady Gaga, M'sieurs-Dames, n'est là que pour vous empêcher de savoir combien la véritable avant-garde au lendemain de la Seconde guerre mondiale c'est Elsa Triolet...

Je te vois feuilleter sur la digue un livre de poche acheté dans son vrac à un marchand des rues le prix d'un café – si étrange, qu'il mérite une heure de lecture malgré son prix Goncourt indiqué sur la couverture. Toi qui ne t'intéresses pas à ce genre de bouquins, non plus qu'à cette catégorie d'écrivains dont l'aura se parfume inévitablement d'allusions au situationnisme, n'as pu t'empêcher de céder à la tentation d'un titre aux signifiants gravés dans la mémoire collective depuis l'assassinat d'Aldo Moro : *Rue des Boutiques Obscures*. Pour le centenaire de la NRF, cet auteur fameux ne s'était-il pas permis quelques éloges de Guy Debord dans une publication de circonstance qui t'avait fait rire sur la plage d'Aourir ? En reflet de son propre dernier best-seller – *Dans le café de la jeunesse perdue* – se voyait présentée la dérive comme une invention des années 50, histoire d'octroyer à son œuvre un fumet d'avant-garde aux nez peu délicats d'un public dressé pour consommer des marchandises avariées d'époque plus récente que leurs modèles, dont nul ne sait plus rien. Si lâchement torché que se présente cet ersatz où les personnages vont et viennent entre leurs identités floues, son seul mérite est de témoigner d'un temps où la contrefaçon d'une aventure est ce qui arrive de mieux à la littérature. Sous l'apparence d'un roman policier nimbé d'un climat d'espionnage à prétention métaphysique, aucun risque réel n'est pris par l'auteur, permis à son héros, offert au lecteur. Tout est faux, mais semble vrai, comme lunettes solaires et stylos, montres et cosmétiques de grandes marques écoulés à la sauvette avec ces bouquins d'occasion. Pris dans son vieux sens, *épatant* serait le mot juste pour qualifier cette pacotille dont la valeur ne tient qu'à la dorure, donc à l'aveuglement du client. Ce petit exemple concret permet de remonter la filière du faux – parfaitement contraire au *Mentir-Vrai* – caractérisant un monde où l'habileté dans la falsification vaut titre de gloire. C'est par une logique généralisée de prohibition comparable à celle ayant jadis frappé l'alcool, que s'est imposée l'industrie des substituts frelatés, de sorte que nul ne soit plus supposé reconnaître la différence entre bœuf et cheval, comme entre pensée politique et cochonneries estampillées du label BHL ou DSK...

La tyrannie bestiale exercée par Kapitotal impose une soumission sans faille du personnel domestique préposé aux écritures. Puissent quelques mortels s'en apercevoir, grâce au théâtre de l'Atlantide ! Shéhérazade éclaire d'un jour sans complaisance les morceaux de luxe à l'étal d'une civilisation. Le destin des « *Faits et méfaits divers arrivés hier, demain, d'une aurore à l'autre...* » révéla ces derniers temps comme en sont avariées les pièces de premier choix, ne rutilant dans la vitrine que par la magie des éclairages, avec la complicité d'une armée de margoulines. Mais, comme les sous-produits sont au cœur du trafic de la viande – les déchets rapportant un profit maximal –, c'est la masse des bas morceaux, devenue matière première à moindres frais pour l'industrie culturelle – jeux vidéo, téléfilms ou édition – dont prospère la tour Panoptique. Un gigantesque équarrissage est donc en cours. Il est certain que la transformation des excédents de masse humaine appartenant aux races damnées par la Bible, en farine animale pour volailles de la race élue, se réalise. La politique occidentale s'y emploie. Nous voyons toute la côte africaine, du Maghreb au Cap en passant par Lagos, proie d'une dévoration vorace non sans bénédiction christiano-salafo-sioniste. Les plans de Kapitotal sont-ils dissociables du cannibalisme ? L'histoire entière du capitalisme le conduit, dans un processus où son progrès ne se prive d'aucun anéantissement, vers une chimère paradisiaque ayant pour corollaire l'enfer : un monde anthropophage où règne la force brute, où l'autorité suprême appartient au bourreau. Toute l'allégresse frénétique dont il accompagne son avènement n'a d'autre perspective que le néant, les victimes elles-mêmes sommées d'acclamer leur propre mise à mort dans une fête grandiose du nihilisme. Les rapports humains chutent au niveau de l'élémentaire, leur nature devient zoologique. Le poison du crime coule donc dans les veines du marché mondial. Champ de bataille ainsi qu'un corps malade, l'humanité se partage entre cellules victorieuses ou vaincues. Dans certains organes le cancer prolifère en tumeurs cent fois plus grosses que l'organisme global, dont la plus grande part des membres se décompose en une lèpre putride...

Pourquoi s'en étonner ? Si le commerce et la guerre ont une finalité commune – anéantir l'adversaire – ne s'ensuit-il pas nécessairement que la guerre du commerce et le commerce de la guerre, mondialisés, n'opposent plus que propriétaires de l'espèce humaine et esclaves ? Quelques firmes contrôlant l'essentiel du chiffre d'affaires planétaire peuvent aisément bafouer ce qui, depuis Montesquieu, fondait l'idée de démocratie : le pouvoir arrêtant le pouvoir. Leur concurrence par la force militaire ne s'exerce qu'aux dépens du réel ennemi, le prolétaire, dans une parfaite unanimité du chœur proclamant la défense des droits de l'homme. Survient-il un hiatus dans le discours officiel ? Nul n'est en mesure de s'émouvoir du fait que seuls deux pays votent contre une convention internationale sur la protection de la diversité culturelle à l'UNESCO, puisqu'ils sont le cerveau du monde : Etats-Unis et Israël... Ainsi la trinité sacrée des social-démocraties libérales et libertaires – compétition, liberté, concurrence –, une fois victorieuse, impose-t-elle son programme : tyrannie, monopole, soumission. Qui s'en plaint, si la force de travail ne dispose d'aucun moyen de faire entendre sa voix ? Le discours dominant, seul autorisé, ne s'exprime-t-il pas au nom de la totalité ? La Censure est, en effet, totale, quand aucune autre vision du monde n'est supposée exister que celle de Kapitotal, déployée sous les projecteurs de la tour Panoptique. « *Maudit soit le sol à cause de toi ! C'est dans le malheur que tu en tireras ta nourriture tout le temps de ta vie.* » Cette sentence divine, énoncée dès la Genèse, ne légitime-t-elle pas à jamais l'ordre existant ? Si l'on prend Adam pour père de l'engendance humaine, Abraham étant celui des peuples sémites, Isaac celui des Juifs et Jacob celui d'Israël, donc de la Terre promise, Moïse n'offre-t-il pas au Peuple élu, guidé par le prophète Josué, la jouissance exclusive d'un Canaan sans frontière moyennant pillage et carnage dûment autorisés ? Mais Saint Paul, premier *manager* du christianisme, affirmait : « *Car, de même que tous meurent en Adam, tous ressusciteront en Christ* ». Si notre théâtre de l'Atlantide a un sens, veuille le résumer par ces mots :
Si toutes meurent en Eve, toutes ressusciteront par Shéhérazade...